

<https://laurentbloch.org/BlogLB/Gunter-Grass-Pelures-d-oignon>



Günter Graß, Pelures d'oignon

- Littérature, poésie, livres divers -

Date de mise en ligne : lundi 3 décembre 2007

Copyright © Blog de Laurent Bloch - Tous droits réservés

Ce sont *Les années de chien*, qui en 1965 venaient de sortir en traduction française et qui me furent offertes par ma grand-mère pour mon anniversaire, qui firent de moi un lecteur assidu et enthousiaste de Günter Graß. Je viens de terminer *Pelures d'oignon*, un récit autobiographique qui relate les années 1939 (l'auteur avait 12 ans) à 1959, date de son premier succès littéraire, *Le Tambour* ; inutile de chercher à rivaliser avec les vrais critiques pour vous vanter le souffle épique de Graß, sa verve, et peut-être plus encore son art de mêler à un registre soutenu le parler populaire ou trivial de ses personnages, y compris lui-même, dans une écriture en fait fort savante sans en avoir l'air. Ni de s'appesantir sur l'aptitude des écrivains allemands, Graß, mais aussi Heinrich Böll ou Siegfried Lenz, à aborder avec un certain courage l'histoire de leur pays, en contraste avec l'inaptitude de leurs confrères français d'envergure comparable. J'évoquerai seulement quelques épisodes qui devraient vous donner envie d'aller y voir.

Günter Graß est né dans une famille très modeste qui tenait une petite épicerie à Dantzig, munie d'un logement minuscule, où sa mère avait fait tenir un piano dont elle jouait avec talent et quelques livres qui décidèrent du destin du garçon. Mais en fait, avant de devenir écrivain, il chercha sa vocation dans la sculpture et le dessin, sans doute grâce à une collection de reproductions d'œuvres classiques, de Cimabue à Rembrandt, qu'il obtenait en échange de bons qui étaient dans les paquets de cigarettes et qu'il prélevait parmi les fumeurs de son entourage. Comme il se plaignait de ne pas avoir d'argent de poche comme ses camarades de lycée plus fortunés, sa mère lui confia le cahier où elle consignait les dettes des clients, et lui promit 5% des rentrées : il obtint de tels succès que sa mère révisa unilatéralement le contrat pour un taux de 3%. Mais cette expérience sera utile au futur écrivain pour négocier avec ses éditeurs sans fausse pudeur devant les questions d'argent.

Et son engagement dans les *Waffen SS* ? il dit ce qu'il faut en dire, sans dissimuler la honte qu'il en a, mais quoi, il avait dix-sept ans, oui, il avait été subjugué par la phraséologie nazie, et les circonstances en étaient telles qu'il n'y a pas de quoi lui reprocher plus de choses qu'à n'importe quelle recrue de son âge dans l'armée allemande en 1945. Il se reproche amèrement de ne pas avoir posé de question sur tel ou tel de ses oncles ou tel ou tel de ses camarades de classe disparus sans explication. Il n'a commis aucun acte de guerre positif, et ceux qui lui cherchent noise à ce sujet me font l'effet de tartuffes. La vertu indignée est un art facile en temps de paix quand on a un toit et un revenu assurés et les commodités du régime démocratique. Graß n'a compris ce à quoi il avait, si peu, participé qu'en entendant à la radio les aveux du chef de la jeunesse hitlérienne Baldur von Schirach après sa condamnation par le tribunal de Nuremberg.

Je vous laisse lire les scènes de l'effondrement de l'armée allemande devant l'avancée soviétique et d'autres passages dramatiques, pour retrouver le narrateur dans un camp de prisonniers de guerre, soumis à un régime conçu par les Américains pour que les ex-soldats allemands endurent un peu des souffrances qu'ils avaient imposées aux peuples européens : 800 calories par jour. Torturé par la faim, Graß trompe le temps en assistant à divers cours et conférences organisés par les

détenus, dont les séances les plus intéressantes sont dues à un Allemand de Bessarabie dont la maîtrise de la langue de Goethe est incertaine, mais qui avait servi comme cuisinier-chef dans les plus grands palaces d'Europe centrale et des Balkans. Il donnait donc des cours de cuisine, purement théoriques évidemment, et au tableau noir, mais en faisant les gestes : « C'était un maître de l'évocation. D'une seule main, il couchait sur le billot des rêves engraisés et leur mettait le couteau sous la gorge. Il extorquait du goût au néant. Il brassait l'air en soupes épaisses... "Jour d'hui, siouplaît, c'est cochon qu'on va apprendre", disait le maître en guise d'introduction, et il dessinait au tableau, dans les crissemments de la craie, les contours nets et assurés d'une truie adulte. Puis il divisait la bête qui envahissait la surface noire en morceaux dénommables qu'il désignait par des chiffres romains. "Numéro un c'est queue en tire-bouchon et pourrait bien être très bon dans soupe ordinaire de lentilles..." » Au passage, félicitations au traducteur, Claude Porcell.

Après sa libération Graß a été mineur de fond, graveur de stèles funéraires, étudiant en arts plastiques, poète... C'est en 1957 qu'un prix littéraire lui a permis de passer deux ans à Paris, où il a écrit *Le Tambour*.

Tous les livres de Graß ont été écrits sur [Olivetti Lettera](#), dont le premier exemplaire lui a été offert en cadeau de mariage par un oncle et une tante de sa première femme, Anna Schwarz, danseuse classique et helvète de nationalité. Il y a des années que cette machine n'est plus fabriquée, mais on en trouve toujours aux Puces ou dans les brocantes, et elle est facile à rafistoler en cas d'incident. Plus ennuyeux, les rubans adaptés ne sont plus fabriqués, mais un groupe d'admirateurs espagnols lui en a dégotté un stock de plusieurs centaines, parfaitement conservés. Je suis allé sur le site d'Olivetti : quelle tristesse ! Cette entreprise flamboyante, à la pointe de l'innovation et du design, symbole du miracle italien, n'est plus qu'une filiale insignifiante de *Telecom Italia*.

La fin du livre est plus élégiaque, et raconte son mariage avec Anna, dont on comprend pourquoi il l'a tant aimée, et pourquoi cela ne pouvait pas marcher.

Günter Graß est un vrai contestataire, il a consacré le montant d'un prix reçu à la création d'une fondation pour les peuples Rrom et Sinti. Dans son roman *Toute une histoire* il évoque tout à la fois l'œuvre et la mémoire de Théodore Fontane, les pratiques de la *Stasi* et la ruée des prédateurs de l'Ouest sur l'ex-RDA après la réunification, par exemple celle des universitaires qui sous prétexte d'alignement sur les standards internationaux se sont arrogé des carrières ultra-rapides dans les universités de l'Est en s'empressant de mettre à la rue leurs collègues locaux, qui n'étaient sans doute pas tous nuls. Sans oublier le sympathique commandant de sous-marin soviétique de *En crabe*, qui certes envoie par le fond de la Baltique glacée les 4 000 ou 5 000 passagers du *Wilhelm Gustloff*, mais il avait aussi des problèmes, son état-major lui cherchait des noises à cause de ses bordées trop soutenues dans tous les bars de la région, alors il fallait bien qu'il se rachète par une torpille bien ajustée. Après tout ça, Graß constate qu'il se retrouve un peu seul : les bien-pensants ont tous les motifs voulus de le détester, alors sa confession récente est une occasion toute trouvée de se ruer. Ça n'a pas manqué.

C'est au Seuil.